



HAL
open science

Étudier les mots du genre en histoire : l'apport des recherches linguistiques

Chloé Tardivel

► **To cite this version:**

Chloé Tardivel. Étudier les mots du genre en histoire : l'apport des recherches linguistiques. Écrire l'histoire - Histoire, Littérature, Esthétique, 2021, Les mots du genre, 20-21, pp.67-74. 10.4000/elh.2800 . hal-03619468

HAL Id: hal-03619468

<https://hal.science/hal-03619468>

Submitted on 26 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Étudier les mots du genre en histoire : l'apport des recherches linguistiques

En histoire, le rapport entre genre et langage reste un champ d'étude à explorer. Dans la production historiographique francophone, les travaux se sont efforcés jusqu'à présent de comprendre comment les hommes et, surtout, les femmes ont été nommés et/ou injuriés afin d'historiciser les rapports de genre à l'œuvre. Eliane Viennot a, ainsi, montré comment le processus de masculinisation de la langue française initiée par les grammairiens à partir du XVII^e siècle a légitimé et renforcé la domination masculine dans la société d'Ancien Régime¹. Les travaux sur la violence verbale ont révélé de leur côté, à travers l'étude lexicale et sémantique du vocabulaire injurieux, la longue histoire des insultes sexistes, et notamment le stigmate ancien qui pèse sur la féminité à travers celle de « putain »². Plus généralement, afin de remédier aux « silences de l'histoire », les études ont été soucieuses de faire entendre « les mots » du féminin dans des contextes historiques d'omniprésence et de saturation du masculin³. Dans leur majorité, les travaux ont donc été attentifs à la manière dont le genre (masculin/féminin) a été représenté dans la langue et peu à celle dont les genres ont utilisé le langage en société, c'est-à-dire qu'ils ont été attentifs au fonctionnement de la langue en prenant le genre comme objet d'étude et peu à la fonction du langage en mobilisant le genre comme un concept et outil d'analyse. En s'orientant vers l'étude des représentations langagières du masculin et du féminin dans les sociétés passées, l'historiographie s'est, ainsi, inscrite dans le sillage des travaux linguistiques et sociolinguistes sur le « sexisme sémantique », propres à la recherche française des années 1970-1990 qui a évolué dans les cadres notionnels de « différenciation sexuée », de « sexuation » ou encore de « sexage »⁴.

On note, toutefois, un récent renouveau des problématiques grâce à l'intégration des questionnements des recherches linguistiques sur le genre (connues sous son appellation anglaise *Gender and Language Studies*) qui interrogent le rapport entre genre et pratiques langagières, c'est-à-dire l'usage de la langue qu'en font les locuteurs et locutrices⁵. En s'inscrivant dans un tel cadre conceptuel, le travail de thèse de Magali Guaresi sur le « parler au féminin » dans la vie parlementaire française sous la Cinquième République déplace la

¹ Eliane Viennot, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française*, Paris, Editions IXe, 2014.

² Nicole Gonthier, *Sanglant Coupaul ! Orde Ribaude ! Les injures au Moyen Âge*, 2e éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

³ Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1990.

⁴ Marina Yaguello, *Les mots et les femmes : essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*, Paris, Payot, 1978 ; Marina Yaguello, *Le sexe des mots*, Paris, Belfond, 1989 ; Claire Michard et Claudine Ribery, *Sexisme et sciences humaines*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1982 ; Anne-Marie Houdebine-Gravaud, « Trente ans de recherche sur la différence sexuelle, ou Le langage des femmes et la sexuation dans la langue, les discours, les images », *Langage et société*, 2003, vol. 106, n° 4, p. 33.

⁵ Aron Arnold, « Genre et langage », *Forum für Politik, Gesellschaft und Kultur*, 2008, p. 33- 35 ; Luca Greco, « Les recherches linguistiques sur le genre : un état de l'art », *Langage et société*, 2014, n° 148, n° 2, p. 11- 29 ; Alice Coutant, « Langage » dans *Encyclopédie critique du genre : corps, sexualité, rapports sociaux*, Paris, La Découverte, 2016, p. 359- 368.

focale d'analyse habituelle en histoire⁶. À partir de l'étude de plus de 700 professions de foi de candidats et candidates en campagne électorale entre 1958 et 2007, l'historienne montre que les hommes et les femmes ne parlent pas le même langage politique. *Outsiders* historiques du champ parlementaire, les candidates légitiment, en effet, leur présence en formulant une identité conforme aux attentes de la féminité dominante (surinvestissement des mots liés à la maternité, à la conjugalité, à la logique du *care*, etc.), éloignée du champ lexical de la lutte et du pouvoir régalien considéré comme politiquement masculin⁷. La recherche de Magali Guaresi permet de révéler, ainsi, les stratégies discursives mises en place par les femmes pour se faire admettre dans une arène dominée par les hommes. Le parti pris de sa thèse n'est donc pas d'étudier le sexisme en politique à travers les discours mais de partir de la matière discursive pour mettre à jour la fabrique des identités de genre en politique. Dès lors, elle montre qu'il existe bien un « parler au féminin » dans ces années-là (comme il existe « un parler au masculin ») tenu de se conformer à des modèles historiques et dominants façonnés par les hommes.

Ces rapides considérations historiographiques révèlent que les études conduites dans l'espace francophone ont été pendant longtemps peu engagées dans une compréhension critique des rapports entre genre et langage⁸. Dans la lignée du travail de Magali Guaresi, la présente contribution plaide pour le possible renouvellement des problématiques historiennes ayant trait au langage par une mobilisation des concepts et outils d'analyse développés par les recherches linguistiques sur le genre. Nées dans les années 1970 aux États-Unis, dans la mouvance des études féministes, ces recherches questionnent le rapport entre genre et langage en appréhendant, d'une part, le genre comme un système idéologique et normatif, et en envisageant, d'autre part, le langage dans sa dimension performative, interactionnelle et multimodale⁹. S'appuyant en majorité sur une linguistique *de terrain*, c'est-à-dire sur des données observables dans des situations présentes, ces recherches peuvent, en effet, donner matière à penser à l'historien et l'historienne qui n'ont pourtant accès dans les archives qu'à une linguistique *de corpus*¹⁰. Grâce à leur formation professionnelle, leurs compétences linguistiques et paléographiques, ces derniers exhument des enregistrements sur la parole

⁶ Magali Guaresi, *Parler au féminin : Les professions de foi des député.e.s sous la Cinquième République (1958-2007)*, Paris, L'Harmattan, 2018, 306 p.

⁷ Magali Guaresi montre toutefois que l'*ethos* des femmes en politique a pu être infléchi selon les régimes de genre en vigueur, redéfinis au fil des importantes mutations sociales et politiques que connaît la France de 1958 à 2007.

⁸ L'historiographie anglo-saxonne, plus réceptive de manière générale aux problématiques de genre, a sollicité dès les années 1980 les *Gender and Languages studies* contemporaines dans le cadre de l'histoire sociale du langage initiée par Peter Burke cf l'introduction de Peter Burke et Roy Porter (eds.), *The Social History of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987. Particulièrement l'article de Dorinda Outram, « Le langage mâle de la vertu: Women and the discourse of the French Revolution », *Ibid.*, p. 120-135.

⁹ Luca Greco, « Présentation : la fabrique des genres et des sexualités », *Langage et société*, 2015, n° 152, n° 2, p. 7- 16 ; A. Coutant, « Encyclopédie critique du genre », art cit ; A. Arnold, « Genre et langage », art cit.

¹⁰ Sur la distinction linguistique de terrain/linguistique de corpus, Sonia Branca-Rosoff, « Sociolinguistique historique et analyse du discours du côté de l'histoire : un chantier commun ? », *Langage et société*, 2007, n° 121-122, n° 3, p. 163- 176.

humaine (registres judiciaires, registres délibératifs, plaintes, requêtes, etc.), inconnus de la linguistique contemporaine¹¹. Mais, sans une sensibilisation aux recherches linguistiques les plus récentes, ce travail risque de manquer la multiplicité des articulations entre genre et langage et de proposer des interprétations réductrices, dépassées voire stéréotypées sur le sujet.

N'étant pas linguiste de formation mais historienne, la réflexion suivante repose sur mes questionnements de thèse autour de la violence verbale et du genre dans le contexte de l'Italie communale des XIV^e et XV^e siècles¹². Du point de vue de l'histoire des pratiques sociales qui est le mien, le potentiel heuristique des recherches linguistiques sur le genre se situe à deux niveaux : le cadre théorique d'abord, et les méthodes et outils d'analyse, ensuite.

L'apport théorique

Depuis leur constitution en champ d'étude dans les années 1970, les recherches linguistiques sur le genre ont sollicité plusieurs paradigmes pour penser le rapport entre genre et langage. Aujourd'hui, le genre est reconnu par les spécialistes, issus aussi bien de l'espace anglo-saxon que francophone, comme un accomplissement identitaire produit et reproduit *dans et par* le langage au cours des interactions quotidiennes – inconsciemment ou consciemment –¹³. D'inspiration interactionniste (Erving Goffman), nourrie par la pensée poststructuraliste et les *queer studies*, notamment par les travaux de Judith Butler sur la performance¹⁴, cette approche est qualifiée de « constructiviste », dans la mesure où elle met l'accent sur la construction langagière des identités de genre. Par les mots, mais aussi par le langage du corps, nous activons une identité de genre, la fabriquons, en jouons ou parfois la déjouons¹⁵. Cette approche inaugure ce que les recherches linguistiques actuelles sur le genre nomment le paradigme de la performance. Ce dernier, qui a émergé dans la recherche au cours des années 1990, et toujours en vigueur, a rompu avec les approches réalisées dans les

¹¹ Je laisse de côté l'inévitable critique des sources à propos de la parole rapportée et renvoie à l'article d'Arlette Farge, « Histoire, événement, parole », *Socio-anthropologie*, 1997, Communauté et/ou Ensemble populationnel, n° 2.

¹² Thèse de doctorat intitulée « *Des paroles blessantes. Genre, identités sociales et violence verbale dans l'Italie communale (Bologne, XIV^e-XV^e siècle)* », menée sous la direction du professeur Didier Lett, à l'Université de Paris. Les sources étudiées sont principalement de nature judiciaire. Il s'agit de centaines de procès pour « parole injurieuse » (*verba iniuriosa*), dans lesquels ont été consignés les mots, les phrases voire les dialogues transgressifs, tels qu'ils sont supposés avoir été prononcés à l'époque.

¹³ Du côté anglo-saxon on lira à profit les nombreux *Handbooks of Gender and Language* tels que Janet Holmes et Miriam Meyerhoff (eds.), *The Handbook of Language and Gender*, Malden, Massachusetts, Blackwell Publishing, 2003 ; Mary Talbot, *Language and Gender*, 2e éd., Cambridge, Polity Press, 2010 ; Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet, *Language and Gender*, 2e éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2013. Du côté de la recherche francophone, on lira les trois ouvrages qui ont amorcé un tournant épistémologique : Alexandre Duchêne et Claudine Moïse, *Langage, Genre et Sexualité*, Québec, Nota Bene, 2011 ; Natacha Chetcuti et Luca Greco, *La face cachée du genre : Langage et pouvoir des normes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012 ; Fabienne H. Baider, Daniel Elmiger et Julie Abbou, *Intersexion : langues romanes, langues et genre*, München, Lincom Europa, 2012.

¹⁴ Erving Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday Anchor, 1959 ; Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990.

¹⁵ Christine Bard et Frédérique Le Nan, *Dire le genre - Avec les mots, avec le corps*, Paris, CNRS, 2019, 291 p.

paradigmes de la différence et de la domination, effectifs depuis les années 1970. Résultats des travaux pionniers de la linguiste américaine Robin Lakoff, qui postulent dans ces années-là l'existence d'un langage féminin et masculin différent, reflet de la domination masculine et de la place subordonnée des femmes dans la société¹⁶, ces deux paradigmes, quoique distincts, ont en commun une vision essentialiste, binaire et antinomique du genre. Ces travaux véhiculent, en effet, l'idée qu'hommes et femmes ne parleraient pas le même langage, qu'il existerait d'un côté un « parler homme » et de l'autre un « parler femme », et que, par le langage, les hommes et les femmes produiraient et reproduiraient les inégalités¹⁷. Dans cette optique, le genre du locuteur est envisagé comme une variable déterminant son langage, sous-entendant qu'il est une essence précédant le sujet, et non un construit social : être né homme ou femme conduirait à développer un style communicationnel propre au genre masculin et féminin (dominateur pour l'un/dominé pour l'autre). Les principales critiques envers ce type d'approche faites par les études menées dans le paradigme de la performance ont donc porté sur la réification du genre en « matière, fixe et concrète »¹⁸. Or, comme le rappelle la linguiste britannique Jennifer Coates, « speakers should be seen as “doing gender” rather than statically “being” a particular gender »¹⁹. Les critiques ont eu aussi le mérite de montrer que le présupposé essentialiste, selon lequel les catégories identitaires « homme » et « femme » sont associées à des façons de parler spécifiques, conduisait à accentuer les différences entre les deux et à masquer voire à effacer dans les analyses les similitudes langagières qui existent²⁰.

L'approche théorique développée par le paradigme de la performance apparaît très utile pour penser les *mots du genre* traçables dans la documentation historique, en éloignant toute perspective de réification rendue plus aisée par l'éloignement temporel. Ces traces passées ne sont donc pas à concevoir comme les vestiges typiques d'un parler masculin et féminin. Elles sont plutôt à envisager comme celles d'un parler *au* masculin et *au* féminin, reflétant la compréhension et l'intériorisation des normes de genre en vigueur de la part des acteurs et actrices historiques, ouvrant ainsi la voie à leur possible instrumentalisation. Dans le cadre de ma recherche sur la violence verbale médiévale, j'envisage ainsi le discours

¹⁶ Robin Lakoff, « Language and Woman's Place », *Language in Society*, 1973, vol. 2, n° 1, p. 45- 80 ; Robin Tolmach Lakoff, *Language and Woman's Place*, New York, Harper & Row, 1975.

¹⁷ Les recherches de la chercheuse australienne Dale Spender sont, par exemple, emblématiques du paradigme de la domination, en soutenant que la domination masculine s'exerce par plusieurs pratiques conversationnelles, comme les interruptions, Dale Spender, *Man-Made Language*, London, Routledge and Kegan Paul, 1980. Parallèlement, ceux de la linguiste américaine Deborah Tannen sont représentatifs du paradigme de la différence, en insistant sur la socialisation langagière différenciées dès l'enfance entre hommes et femmes, ce qui expliquerait les malentendus et problèmes de compréhension à l'âge adulte dans le couple, entre collègues, etc... Deborah Tannen, *You Just Don't Understand: Women and Men in Conversation*, New York, Ballantine Books, 1990.

¹⁸ A. Arnold, « Genre et langage », art cit, p. 35.

¹⁹ Jennifer Coates, *Women, Men and Language: A Sociolinguistic Account of Gender Differences in Language*, 3e éd., New York, Routledge, 2013, p. 6.

²⁰ « Etant donné qu'ils [les essentialistes] partent de l'idée que les femmes et les hommes sont fondamentalement différents et que leurs manières de parler varient en fonction de leur genre, il n'est pas surprenant qu'ils retrouvent effectivement les différences qu'ils ont, dès le départ, introduites eux-mêmes dans leur analyse », A. Arnold, « Genre et langage », art cit, p. 35.

injurieux comme une opportunité pour les hommes et les femmes de *performer* une identité de genre au sein de leur communauté. En traitant publiquement un homme de « traître », « voleur » ou une femme de « putain » (les figures repoussoirs du masculin et féminin à l'époque), la personne allègue face à la communauté que sa cible ne correspond pas aux attentes de genre (être un honnête homme ou une femme vertueuse). Dès lors, elle s'affirme comme la seule et unique garante des normes de genre²¹. Un tel cadrage théorique renouvèle l'historiographie sur le sujet. En effet, le rapport entre violence verbale et genre était pensé jusqu'à présent en termes déficitaire, donc essentialiste : les insultes des hommes étaient considérées comme plus puissantes, plus variées et complexes que celles des femmes, qui étaient, en outre, vues comme incapables de proférer des malédictions²². Ce renouvellement historiographique, stimulé par les récentes recherches linguistiques sur le genre, se base toutefois sur un réexamen des sources mobilisées dans l'étude de la violence verbale médiévale. En étudiant de manière sérielle les procès pour paroles injurieuses (*verba iniuriosa*), il est possible d'invalider l'idée d'une différence qualitative entre le parler injurieux masculin et le parler injurieux féminin à cette époque²³. Ainsi, si le cadre théorique est un prérequis à toute interprétation scientifique, celle-ci ne peut passer outre une critique exhaustive des sources en histoire.

²¹ Voir mon article à paraître dans *Gender, Networks, and Communities in Medieval Europe*, chez Amsterdam University Press, « Words and Deeds: Gender and Social Practices of Verbal Violence in Bologna's Trial Records (1350–1385) ».

²² Trevor Dean, « Gender and Insult in an Italian City: Bologna in the Later Middle Ages », *Social History*, 2004, vol. 29, n° 2, p. 217- 231. « *The contrast between men and women as speakers of insult is one between the strong and the weak. Women's insults were simpler, less powerful than men's, and attacked negative face; men's insults were more complex, more varied, encompassed blasphemy and attacked both negative and positive face. What women could do with words differed qualitatively from what men could do* », p. 231. L'historien sollicite ici le modèle de la politesse formulé par les linguistes Brown et Levinson dans les années 1970, construit sur la notion de face de Goffman. Dans leur modèle, la face négative fait référence au désir du *speaker* d'être libre dans ses actions tandis que la face positive fait référence à son désir de reconnaissance sociale. Il faut entendre par « blasphemy » malédiction, et non blasphème, car dans sa démonstration, « blasphemy » fait référence à la parole d'imprécation typique de l'Italie médiévale prononcée aussi bien contre le divin que les humains (« *che te venga il vermocane* »), considérée comme une pratique langagière exclusivement masculine cf « [*the vermocane curse*] is therefore a very strong, male use of language, which is culturally denied to women », *Ibid.*, p. 226. Soulignons que l'assertion déficitaire de Dean est dépassée et invalidée dans la production scientifique au moment de sa formulation (2004). Le paradigme déficitaire relève, en effet, des premiers travaux académiques – sexistes – sur genre et langage (Otto Jepsen, *Language, its nature, development and origin*, 1922), qui montrait que contrairement à la « langue des hommes », considérée comme la norme, la « langue des femmes » disposait de moins de vocabulaire, était peu créative linguistiquement, ne jurait pas, car encline « instinctivement » à la politesse et aux tournures euphémistiques, etc... Bien que Robin Lakoff, citée par Dean, réemploie l'expression de « langage des femmes » dans ses travaux, le paradigme du déficit linguistique n'a jamais été validé et accepté par les premières recherches féministes sur genre et langage cf L. Greco, « Les recherches linguistiques sur le genre », art cit, p. 15, « *Contrairement à une certaine vulgate anglophone selon laquelle l'ouvrage de Lakoff se situerait dans le paradigme du déficit linguistique, il est important de rappeler que les traits du « parler femme » relevés dans son ouvrage sont moins un signe d'un déficit linguistico-cognitif des femmes que l'effet de la domination masculine* » (note 4).

²³ Dean construit sa démonstration à partir de l'analyse aléatoire et sélective d'une vingtaine de procès entre 1351 et 1465, ce qui le conduit à disposer d'un échantillon non représentatif. Ma recherche, basée sur l'analyse sérielle de plus de 400 procès entre 1335 et 1402, montre au contraire que les femmes disposent des mêmes ressources linguistiques quand il s'agit d'insulter et maudissent avec les mêmes formules d'imprécations. La présence quantitativement faible des femmes dans les procès pour injure (d'après mes calculs, à environ 20%) ne présuppose donc en rien une différence qualitative entre leur parler injurieux et celui des hommes.

L'apport méthodologique

Le deuxième apport des recherches linguistiques sur le genre est méthodologique. Comme c'est le cas dans les études de genre, ces recherches appellent à une analyse *imbriquée* avec les autres catégories d'analyse telles que l'âge, la classe sociale, l'ethnie, l'appartenance religieuse, etc. Le genre, en effet, en tant que variable linguistique ne fonctionne jamais indépendamment des autres aspects de l'identité sociale. La perspective intersectionnelle, qui n'est pas étrangère à l'histoire²⁴, s'est développée toutefois de manière originale en linguistique avec l'outil d'analyse « communauté de pratique » (CofP, i.e. Community of Practice), qui a englobé les « speech communities », les communautés linguistiques en français, jusqu'à présent sollicitées²⁵. En effet, contrairement à l'idée de communauté linguistique, qui met l'accent sur les compétences langagières partagées entre locuteurs, le terme de « communauté de pratique » insère ces compétences dans un ensemble de pratiques sociales. Introduit dans les *Gender and Language Studies* par les linguistes américaines Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet pour inciter les recherches à penser localement l'articulation entre genre et langage et éviter les généralisations abusives, ce terme renvoie aux groupes de personnes qui partagent les mêmes pratiques sociales, incluant l'usage d'un même répertoire linguistique et la mobilisation de valeurs, de buts et d'attitudes communes²⁶. Selon une telle définition, chaque personne appartient au cours de sa vie à plusieurs communautés de pratiques, parfois de manière simultanée et dans des temporalités diverses (longues ou temporaires), par exemple en étant en famille, avec sa bande d'amis, en faisant partie d'une équipe de sport, d'un groupe de théâtre, d'une paroisse, etc. Dans toutes ces communautés de pratiques, le genre, comme les autres critères de l'identité sociale, est défini et mobilisé différemment par les acteurs et actrices en fonction de ce qui est pertinent pour montrer son appartenance au groupe. Ainsi, si l'approche constructiviste propose d'envisager le genre comme un accomplissement identitaire, émergeant au cours des interactions, l'approche de la CofP invite à apprécier cet accomplissement dans le cadre de pratiques sociales localisées et ritualisées. Ce « penser pratique et regarder local » doit, dans la mesure du possible, être appliqué à l'analyse de la documentation historique pour éviter les

²⁴ Didier Lett, « Les régimes de genre dans les sociétés occidentales de l'Antiquité au XVIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2012, 67e année, n° 3, p. 563- 572.

²⁵ Empruntée à la théorie de l'apprentissage social d'Étienne Wenger (1988), la communauté de pratique semble surtout mobilisé dans la littérature anglo-saxonne Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet, « Communities of practice: Where language, gender, and power all live » dans *Locating Power: Proceedings of the second Berkeley Women and Language Conference, April 4 and 5, 1992*, Berkeley, Berkeley Women and Language Group, 1992, p. 89- 99 ; Penelope Eckert et Sally McConnell-Ginet, « Think Practically and Look Locally: Language and Gender as Community- Based Practice », *Annual Review of Anthropology*, 1992, vol. 21, p. 461- 490 ; Janet Holmes et Miriam Meyerhoff, « The Community of Practice: Theories and Methodologies in Language and Gender Research », *Language in Society*, 1999, vol. 28, n° 2, p. 173- 183.

²⁶ Une communauté de pratique est définie par Eckert et McConnell-Ginet comme : « *An aggregate of people who come together around mutual engagement in an endeavor. Ways of doing things, ways of talking, beliefs, values, power relations - in short, practices - emerge in the course of this mutual endeavor. As a social construct, a CofP is different from the traditional community, primarily because it is defined simultaneously by its membership and by the practice in which that membership engages* ».

abstractions désincarnées²⁷. Cette démarche méthodologique n'est d'ailleurs pas sans rappeler la *microstoria* qui invite elle-aussi à une réduction d'échelle afin de mener un travail minutieux de reconstitution du vécu humain, d'ordre ethnographique. Dès lors, il n'est pas étonnant que les hommes et les femmes bolonaises citées précédemment aient pu disposer de ressources linguistiques similaires en matière d'insultes et de malédictions. En effet, ces individus, qui sont dans leur globalité des adultes artisans et commerçants de milieux populaires de la ville de Bologne ou des paysans, partagent au quotidien de nombreuses pratiques sociales et culturelles, dont le langage n'est qu'une des facettes. Ils vivent dans la même paroisse, souvent dans la même rue voire sous le même *portico* ; ils se côtoient, se connaissent, travaillent ensemble, sont vendeurs pour les uns et clients pour les autres. Bien que les termes de l'insulte diffèrent en fonction du genre de l'interlocuteur, du point de vue lexical et syntaxique, leur discours injurieux relève potentiellement de la même puissance.

Les recherches linguistiques sur le genre permettent également d'élargir l'angle d'analyse en proposant des méthodes d'investigation qui sont habituellement peu sollicitées en histoire. Partant de l'idée que le genre se fait en acte (« *doing gender* »), ces recherches ont, dès lors, scruté les interactions humaines dans la diversité de leurs configurations relationnelles : entre pairs (femme avec femme ; homme avec homme), entre groupes mixtes, entre groupes mixtes/pairs d'âge différents (enfants, adolescents, adultes, anciens), de milieux sociaux différents, d'orientations sexuelles diverses, en face à face, au téléphone, à la maison, à l'école, dans la rue, etc.²⁸. Il est vrai que les sources conservées dans les archives ne permettent jamais d'appréhender la globalité de ces configurations à cause de leur caractère souvent laconique (et parfois lacunaires pour les périodes médiévales et modernes), et du fait qu'elles n'ont pas été élaborées en amont par une enquête scientifique, comme c'est le cas pour les recherches linguistiques sur le genre qui se proposent d'étudier les pratiques langagières *in situ*. Toutefois, certaines sources permettent de « saisir » quelques-unes de ces interactions réelles. Les registres judiciaires, par exemple, à l'instar de ceux que j'étudie dans les archives de Bologne, rapportent de nombreux cas d'injures entre femmes, entre hommes et entre hommes et femmes, dans leur contexte spatio-temporel, et même parfois d'énonciation. L'analyse permet alors d'ouvrir la réflexion aux pratiques langagières entre pairs et entre groupes mixtes. La première configuration est habituellement la plus difficile à envisager pour l'époque médiévale, surtout pour le groupe des femmes. Ma recherche tend à montrer qu'à Bologne, elles sont proportionnellement les premières à se traiter de « putain » et de

²⁷ P. Eckert et S. McConnell-Ginet, « Think Practically and Look Locally: Language and Gender as Community-Based Practice », art cit.

²⁸ Sophie Bailly dresse une liste bien plus longue dans son article où elle met à l'idée reçue selon laquelle les hommes et les femmes parlent différemment, Sophie Bailly, « La différence sexuelle dans la langue : imaginaire ou vérité ? » dans *Homme - Femme : de quel sexe êtes-vous ?*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2009, p. 99- 109.

« ruffiane » (maquerelle), soit les insultes censées les disqualifier²⁹. Cette pratique interroge, ou au contraire ne doit pas interroger lorsqu'on la replace dans un contexte sociétal où tous et toutes associent le féminin à la pureté sexuelle. Par l'intériorisation de cette norme de genre, les femmes sont tenues de dénoncer par le langage toutes celles qui ne s'y conformeraient pas en vue de maintenir l'ordre social et moral établi. Qu'elle soit basée sur une vraie menace ou non, la violence verbale entre pairs peut dès lors être problématisée comme une ressource langagière permettant de repousser le stigmate de genre³⁰.

Cette réflexion a présenté les apports possibles des recherches linguistiques sur le genre pour l'analyse de la documentation historique. En pensant le rapport entre genre et langage comme celui d'une construction interactionnelle, ces recherches revendiquent un ancrage empirique fort, contre une approche décontextualisée du langage, et invitent à appréhender l'usage de la langue en action. Ces travaux sont donc très stimulants pour le chercheur et chercheuse en histoire qui ne voient que la trace écrite des discours produits par les locuteurs et locutrices. Considérant l'historiographie sur le sujet, ces recherches aident à construire et à écrire une histoire sociale du langage dans la mesure des informations fournies par les sources, en rappelant que langage et genre sont incarnés dans les pratiques sociales. En ouvrant la réflexion à la manière dont les genres utilisent le langage dans leurs interactions quotidiennes, il est ainsi possible de passer d'une histoire sur le sens genré des mots à une histoire des pratiques langagières de genre.

²⁹ Idée développée dans mon article « Words and Deeds: Gender and Social Practices of Verbal Violence in Bologna's Trial Records (1350–1385) » cf note 21.

³⁰ L'idée de stigmate est empruntée à *Stigmates* de Goffman (1963). Pour ses usages en histoire voir Clyde Plumauzille et Mathilde Rossignaux-Méheust, « Le stigmate ou « la différence comme catégorie utile d'analyse historique » », *Hypothèses*, 2014, vol. 17, n° 1, p. 215- 228.

Résumé :

Cet article propose une réflexion épistémologique et méthodologique sur l'étude des phénomènes langagiers passés dans une perspective d'histoire de genre. N'étant pas linguiste de formation mais historienne des pratiques sociales, la présente contribution souhaite montrer ce que les recherches linguistiques sur le genre (connue sous son appellation anglaise *Gender and Language studies*) peuvent apporter aux problématiques historiques ayant trait au langage. Rarement sollicités dans le paysage historiographique francophone, ces travaux de (socio)linguistes invitent pourtant à réfléchir sur le genre dans l'emploi du langage quotidien, et ainsi à mobiliser l'outil genre autrement que dans le cadre d'une étude purement lexicale et sémantique. En ouvrant la réflexion à la manière dont les genres utilisent le langage dans leurs interactions quotidiennes, il est ainsi possible de passer d'une histoire sur le sens genré des mots à une histoire des pratiques langagières de genre.

Notice :

Chloé Tardivel est doctorante à l'Université de Paris, sous la direction de Didier Lett, et rattachée au laboratoire Identités, Cultures et Territoires. Diplômée de l'Université de Bologne, elle prépare une thèse sur l'Italie médiévale dans une perspective d'histoire sociale et du genre, intitulée : « *Des paroles blessantes. Genre, identités sociales et violence verbale dans l'Italie communale (Bologne, XIV^e-XV^e siècle)* ».